

Un extrait du nouveau roman de
MILENA AGUS

QUAND LE REQUIN DORT

Traduit de l'italien par Françoise Brun

À paraître aux éditions Liana Levi
en mars 2010

La famille Sevilla-Mendoza

En réalité, nous ne sommes pas la famille Sevilla-Mendoza. Nous sommes sardes, j'en suis sûre, depuis le Paléolithique supérieur.

C'est mon père qui nous appelle comme ça, ce sont les deux noms de famille les plus courants là-bas. Il a beaucoup voyagé, et l'Amérique c'est son mythe, mais pas celle du Nord, riche et prospère, celle du Sud, pauvre et déshéritée. Quand il était jeune, il disait qu'il y retournerait, seul ou avec la femme qu'il épouserait, qui partagerait son idéal et l'aventure de vouloir sauver le monde.

Il n'a jamais demandé à maman de partir là-bas avec lui. Partout où il fallait aider, il y est allé. Mais jamais avec elle, elle a bien trop peur des dangers et elle est toujours à bout de forces.

Chez nous, chacun court après quelque chose : maman la beauté, papa l'Amérique du Sud, mon frère la perfection, ma tante un fiancé.

Et moi j'écris des histoires, parce que quand le monde ne me plaît pas, je me transporte dans le mien et je suis bien.

Dans ce monde-ci, il y a plein de choses qui ne me plaisent pas. Je dirais même que je le trouve moche, et je préfère décidément le mien.

Dans mon monde, il y a lui, aussi, qui a déjà une femme.

Je ne dois absolument pas oublier ce qu'il a dit.

« Jure que tu ne voudras jamais avoir une liaison sentimentale avec moi. »

Et moi : « Je le jure.

– Notre relation sera uniquement animale, et pas végétale.

– Une relation animale.

– Deux chiens qui remuent la queue quand ils se voient et qui se reniflent le cul.

– Tu me trouves belle ? je lui demande.

– La plus belle qu'il y ait dans cette pièce.

– Mais il n'y a que moi.

– Et alors ?

– S'il te plaît, dis-moi si tu me trouves belle.

– Ton cul est le meilleur du monde. »

Mais mon idée de l'amour ça ne peut pas être seulement le cul.

« Mon visage, tu aimes mon visage ?

– Avec un cul pareil, je me fiche de ton visage. Et puis, s'il y a quelque chose qui me casse les couilles, c'est les compliments sur commande. »

Alors j'arrête, parce que je ne veux pas faire comme maman.

Grand-mère racontait que maman a toujours été un peu casse-pieds. Quand elle était petite, avant

d'aller se coucher, elle disait au revoir à ses parents en les embrassant et en leur souhaitant une Bonne nuit. Eux, ils étaient peut-être fatigués et ils répondaient d'un ton distrait : « Bonne nuit. »

« Dites-moi un vrai Bonne nuit ! suppliait la petite.

– Bonne nuit », disaient-ils, un peu agacés.

« Pas comme ça, pas comme ça ! Celui-là, il est encore plus vilain que le premier ! »

Au désespoir, elle pleurait jusqu'à ce que mes grands-parents épuisés lui filent une bonne raclée. Alors seulement, de but en blanc, elle s'endormait.

Elle se lève à l'aube et va là-haut sur la terrasse avec un seau d'eau de Javel et un balai, pour nettoyer les « petits cacas » des pigeons. Mais même avec les pigeons elle est gentille. Elle les invite à ne pas venir en construisant de chaque côté une barrière de plantes épineuses rouges et blanches, exactement dans le ton des dalles du sol. Ou bien, sur les fils, elle accroche des enveloppes, qui les effraient par leur bruissement. Et toutes les autres fleurs aussi sont rouges et blanches : les jasmins, les roses, les tulipes, les freesias, les dahlias.

Quand elle étend le linge aussi, les couleurs, ça compte. Mais à mon avis ce n'est pas pour l'esthétique. Par exemple, pour notre petit linge à nous, les enfants, elle n'utilise que des pinces vertes : l'espérance. Pour ses draps, à papa et elle, les rouges : la passion. J'ai remarqué qu'elle évite toujours les jaunes, le désespoir, et elle les fait disparaître quand il y en a dans les paquets tout prêts.

Maman n'a pas seulement peur des pinces à linge jaunes, elle a peur de tout. C'est rare qu'elle regarde un film jusqu'à la fin et ne s'enfuie pas du cinéma terrorisée à la première scène un peu dure, ou simplement réaliste.

Elle a peur des étoiles aussi, parce qu'elle s'y connaît en astrologie, et elle examine avec angoisse leur parcours, leur position. Il est rare qu'il n'y ait pas dans le ciel quelque motif d'inquiétude.

Elle dit toujours qu'elle ne se pardonnera jamais de ne pas avoir fait naître mon frère quelques heures plus tard : dans son ciel, il y aurait eu un très bon aspect entre Vénus et la Lune, toutes les deux en exaltation, ça l'aurait rendu heureux en amour. Et elle se sent coupable pour moi aussi parce que dans mon cas il aurait suffi d'une heure avant.

« J'aurais dû insister, dit-elle toujours, j'avais des contractions et je ne voulais pas déranger. Ils étaient sûrs que je n'étais pas prête mais c'était faux. J'ai accouché de ma fille sans contractions, à un moment où la Lune était carrée à toutes les planètes ! Ma pauvre fille ! »

Mon père dit qu'elle est un lapin, qui fait des petites crottes toutes rondes. Souvent il s'approche d'elle et lui chuchote à l'oreille le bruit qu'elle fait en mangeant des carottes.

« Crontch crontch crontch crontch crontch crontch crontch crontch », et maman rit tant qu'elle peut et le regarde toujours ravie, parce qu'il est l'inverse d'elle. Ce que les autres pensent, il s'en fiche complètement. Et il ne s'excuse jamais de rien. Et jamais il ne se sent

inférieur à quelqu'un, même s'il n'a pas fini la fac. Au contraire, quand quelqu'un étale ses titres universitaires, il dit que la culture ce n'est pas ça, c'est autre chose, et qu'ils sont simplement de grands ignorants.

– Ta mère, m'a confié un jour papa, est une épouse qu'on doit faire rire. Il faudrait donner la posologie à tous ceux qui l'approchent. Le mode d'emploi. Si un jour j'avais des problèmes, si j'étais triste et que je n'arrive plus à la faire rire, alors j'aimerais mieux être dans le pire endroit du monde à faire les poubelles.

Aussi nous ne confions jamais rien à maman, et nous faisons tampon entre le monde et elle.

Tandis que moi, j'ai un estomac d'acier. Comme mon grand-père maternel, qui a fait la guerre dans la Marine, trois naufrages, deux ans prisonnier des Allemands et même des SS les derniers mois, à marcher jour et nuit dans le froid pendant leur évacuation, où tous ceux qui n'y arrivaient plus étaient tués. Il s'est bagarré avec des chiens pour des épluchures de pommes de terre dans les ordures, pendant que le SS qu'ils appelaient le Balafgré regardait en rigolant. Il a marché sans jamais s'arrêter, si bien qu'ils ne l'ont pas tué et il s'en est sorti.

Il est revenu, et il a repris sa vie. La seule chose, c'est qu'il était nerveux. On laissait tomber une fourchette et il sautait en l'air.

Les horreurs de la guerre, il a arrêté très vite de les raconter à ma mère, parce que la petite faisait des cauchemars la nuit, elle rêvait qu'elle était avec

grand-mère dans une grande file de gens attendant d'être internés pendant qu'on torturait grand-père.

Jeune fille, en réaction à la méchanceté d'Hitler, elle devint communiste. Mais ensuite elle lut des choses sur les crimes de Staline et de Mao, et que la vie était moche en Russie et en Chine aussi. Elle se rabattit sur l'Église, mais là encore il y avait, ou il y avait eu dans le passé des gens méchants : les inquisiteurs, par exemple, ou les bigotes sans cœur. Il ne restait plus que la démocratie. Parfaite. Mais papa dit toujours que les démocraties occidentales, avec leur dictature économique, assassinent le Tiers Monde.

Lui, il est déjà marié, mais ces coups de fils-là ont un effet magique.

« C'est moi, comment ça va ? »

Je ne me souviens plus comment je vais. Je me mets à lui frayer un chemin jusqu'à moi parmi la foule, je monte des plans super-compliqués pour qu'il vienne chez nous pendant que mes parents sont absents. Maman surtout, quand elle n'est pas au travail elle est toujours là. Je la convaincs d'aller se promener pour ses peintures et je l'envoie de plus en plus loin avec son chevalet : à la colline de San Michele, qui domine la ville, mais où maman a le cafard à cause de la façon dont y est morte cette pauvre Violante Carroz en 1511, ou bien au phare de Calamosca, avec cet horizon infini. Puis on s'accorde sur une heure et je reviens la chercher avec ma Vespa rouge, parce que maman n'est pas capable de retrouver son chemin ou de prendre un bus.

L'attente est une vraie cérémonie : ampoule de dix watts dans ma chambre, silence total. Je l'attends couchée sur le lit comme si nous devions sortir. Manteau, sac à main, chaussures à talons et mains croisées sur la poitrine. Une morte prête à renaître. Une petite moche prête à devenir une beauté.

Puisqu'il ne peut pas aller se promener avec moi à cause de sa femme, nous sortons en imagination. Les vêtements sont magiques, parce qu'ils n'ont pas de rapport avec les vraies saisons mais avec ce que tu as dans la tête ce jour-là.

La sonnette, le code. Il entre, il me lance un regard qui semble vouloir dire « tu es jolie », il suit les deux couloirs qui mènent à ma chambre, il prend la fille couchée sur le lit et l'emmène dans un autre monde.

Souvent mon frère est triste. Quand on est sûrs que maman n'entend pas, il me parle de son école, qui est un endroit très dur. Par exemple, les forts mangent toujours au moins deux goûters, les faibles même pas un, sinon ils « prennent des coups ». Le goûter que ma mère prépare pour mon frère a un grand succès chez les forts. Comme sa calculette et ses affaires scolaires. Il faut toujours tout racheter. Il dit que, s'il n'y avait que lui, l'école il n'y retournerait plus, surtout maintenant qu'une fille qu'il aimait bien s'est mise avec un des forts. Il jouerait du piano, un point c'est tout.

Maman aussi me parlait du bureau avec la même tristesse. On l'avait mise de force aux archives. Avec

la clé noire, elle ouvrait la porte de la première pièce. Là, il y avait un petit coffre-fort qui contenait d'autres rangées de clés de couleurs différentes, qui ouvraient les armoires. Mais il y en avait une, de couleur comme les autres, qui avait une petite marque, et celle-là donnait accès à la seconde pièce. Là encore, il y avait un petit coffre-fort avec des clés pour accéder aux documents plus confidentiels. Chaque document était accessible aussi par ordinateur, mais ça c'était un autre collègue. Maman était juste chargée d'ouvrir les armoires, d'apporter les documents aux collègues qui les demandaient et de veiller à ce que tout revienne bien à sa place. Mais elle était lente, et elle voyait que ses collègues soupiraient, souvent elle se prenait les pieds dans les chaises ou bien elle tombait de l'échelle, quand l'étagère était en haut, et les documents s'éparpillaient sur le sol. Elle se sentait coupable et, avec une docilité de plus en plus exaspérante, ne demandait jamais ses vacances en août ou une petite augmentation de salaire. En plus, elle cachait tout ça à mon père et faisait passer ses vacances en novembre pour une originalité, un désir personnel.

Le matin, elle arrivait dans la cuisine avec un air sombre et ne souriait que quand mon père l'accueillait avec bonne humeur : « Oh ! La fraîcheur ! La beauté ! » Et il poussait des soupirs comme s'il avait un orgasme. Il la taquinait, parce qu'il savait à quel point un Bonne nuit ou un Bonjour dit sur un ton qui n'était pas le bon pouvait la jeter dans le désespoir.

Ensuite ils se préparaient, mon frère et elle, à partir au supplice. Ils faisaient un bout de chemin ensemble,

et souvent, moi qui partais dans la direction opposée, je me retournais pour les regarder : lui avec sur les épaules un énorme cartable, parce que les forts, eux, venaient au lycée sans apporter de livres, et elle qui était comme le portemanteau de ses vêtements, tellement elle aurait voulu à ce moment-là ne pas exister comme personne.

Titre original : *Mentre dorme il pescecane.*

© 2005, Nottetempo srl.

© Liana Levi, 2010, pour la traduction française.